



CAHIER CRITIQUE



*Kongo* de Hadrien La Vapeur & Corto Vaclav

# Tristesse des sirènes

par Vincent Malausa

**K**ongo, portrait d'un guérisseur traditionnel de Brazzaville – l'apôtre Médard, chef d'église et détenteur du savoir ngunza, la religion ancestrale du royaume du Kongo –, n'a rien d'un énième reportage sur cette « Afrique mystique » dont le folklore a fasciné tant de cinéastes tintinologues en mal d'aventures exotiques. Ce premier long métrage s'impose au contraire par l'ampleur de son souffle (six années de tournage condensées en à peine 1 h 10), comme un geste documentaire fulgurant de singularité et de précocité. Entre éclats de cinéma direct et synthèse d'une aventure au long cours, Hadrien La Vapeur et Corto Vaclav accompagnent l'apôtre Médard dans ses offices et tâches quotidiennes – consultations médicales, cérémonies religieuses, achats de poudres magiques, séances d'invocation, etc. – et concentrent peu à peu leur récit sur une affaire pour le moins suspecte : une fratrie d'enfants frappés par la foudre, dans leur chambre, par un jour sans orage.

En suivant cette enquête qui mènera le guérisseur, accusé de sorcellerie par un tribunal coutumier, de son petit quartier de Brazzaville vers une cascade sacrée dans la forêt afin d'implorer l'aide de

sirènes amies, les cinéastes font bien plus que répondre à l'appel d'une fable rêvée défiant par ses rebonds incandescents la plus inouïe des fictions : ils délèguent l'écriture du film à cet apôtre tout à la fois acteur et maître de cérémonie, bricoleur et voyant, médecin de campagne et trafiquant de l'invisible. La force de *Kongo* repose en premier lieu sur cette idée d'abandon et de mise en scène envolée, celle-ci s'écrivant au fil d'une succession d'inversions de rôles et de passages de relais – jusqu'à ce renversement déchirant de beauté voyant les sirènes elles-mêmes (dont le royaume est menacé par les monstres d'acier d'une entreprise minière chinoise) invoquer en échange de leur aide le secours de Médard et empoigner à leur tour les rênes d'un grand scénario incontrôlé.

Si *Kongo* glisse ainsi de l'inventoriage rigoureux d'un savoir sans écriture au thriller mystique ou au conte de fées quasi-miyazakien (l'affaire des sirènes repoussant l'enquête vers une fable écologiste et anti-impérialiste), c'est que la question de l'écriture y vaut comme aventure collective déployée entre une multitude carillonnante de voix, de regards et de médiums qui semblent s'avaler les uns les autres. Caméra saisissant des puissances



odysséennes (le déluge prodigieux qui s'abat sur la mine), bande sonore faisant sourdre les traces d'un royaume invisible (la voix off incantatoire du plan d'ouverture noyé dans les ténèbres), œil mort de l'apôtre fixant des visions, corps convulsés et messages prophétiques des sirènes se répondent en un jeu de vases communicants et renvoient tout le film à un régime d'écriture magique. En cela, la polyphonie de *Kongo* relate autant une expérience bricolée de connexion partagée ou de télécommunication mystique (jusqu'à cet hilarant « numéro de téléphone mystique » que hurle Médard en amorce de ses incantations) qu'elle scande l'utopie d'un film entièrement soumis aux ondulations de l'au-delà et à l'activité des esprits qui s'y manifestent en toute anarchie poétique.

Afin de décrypter le message des sirènes, Médard griffonne frénétiquement, à la manière d'un sismographe qui s'emballa, des lignes de vagues sur les pages d'un carnet. Ces ondulations graphiques renvoient à l'un des plans les plus sidérants du film, celui montrant l'apôtre, tel un minuscule chef d'orchestre, défier la danse des vagues du fleuve Congo déchaîné. Griffonnées par le stylo du sorcier ou rendues à l'état de monstres fabuleux par l'objectif des cinéastes, ces vagues figurent, en un motif d'ivresse et de délire, d'affolement de la vision et d'euphorie du déchiffrement,

cette quête commune que partagent le chamane au « stylo-caméra » et les cinéastes à la caméra-stylo. Ce sont encore des vagues qui semblent faire danser le corps, terrassé par un invisible tsunami, de l'un des personnages les plus émouvants du film : cette mère explorée, à la recherche de la tombe de ses enfants, qui entre subitement ainsi à sa manière de suspendre tout un empire de forces élémentaires, telluriques et cosmiques, aux ondulations, flux et reflux d'une mise en scène de pure vibration et de pur saisissement.

Renvoyant dos à dos démesure bouffonne et captation anthropologique (le système D de Médard face aux danses, chants et rituels ngunza renvoyés par blocs dans le récit), *Kongo* se poste au croisement splendide d'un cinéma de recherche et d'illumination, d'enquête et d'affabulation. Il importe peu, dès lors, que le film, par ses effets de montage ou de collage (inserts, ellipses, plans retournés, voix off, expérimentations musicales), défie les règles les plus élémentaires du montage interdit. Il importe tout autant que son sublime finale—l'apôtre reversant l'esprit de la sirène dans le fleuve—soit le fruit d'évidentes « remises » en scène, celles-ci répondant aux arrangements de Médard avec la tradition (le costume de prophète fabriqué à la va-vite dans un bouiboui

chinois) et renversant la question du vrai et du faux en simple affaire de croyance dans les puissances du merveilleux. Ce que nous dit l'idée folle d'inscrire, lors du générique final, le nom de chaque esprit invoqué par Médard avec la liste des acteurs et des techniciens du film, c'est qu'il est moins question ici de conquête ou de transgression (résistance aux limites du cinéma de Werner Herzog) que d'acceptation d'une réalité appréhendée *de facto* comme irrationnelle—soit l'exploration d'un monde sans limites faisant écho aux expériences chamaniques de Jean Rouch. Rassemblant toute ivresse en son sein, effaçant toute frontière entre vivants et morts, humains et créatures fantastiques, *Kongo* est le récit d'une communion de regards repoussant vers un même horizon d'ombres et de scintillements misère du quotidien et misère de l'au-delà, tristesse du sorcier et tristesse des sirènes, ontologie du réel et ontologie de la féerie. ■

**KONGO**

France, République du Congo, 2019

Réalisation, scénario, image, montage, son

Hadrien La Vapeur, Corto Vaclav

Production Kidam, Expédition invisible

Distribution Pyramide

Durée 1h10

Sortie 11 mars

